

LE DERNIER BANC DU MONDE



Cécile Delpy

Le Dernier Banc du monde

© Cécile Delpy, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0265-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ariane ne savait plus vraiment quand elle s'était assise là pour la première fois.

Le banc était vieux, bancal, rongé par le temps comme tout le reste autour. Il faisait face à un horizon flou, quelque part entre ciel et poussière, là où les choses n'existaient plus tout à fait. Il n'y avait ni arbres, ni immeubles, ni routes ; juste une plaine nue, battue par le vent, et ce banc planté là comme un reste de promesse.

Elle ne bougeait presque pas. Le corps tranquille, l'âme suspendue. Ce n'était pas de l'attente. C'était... une présence. Une manière d'être là, sans condition.

Et pourtant, les gens venaient.

Un à un, toujours. Jamais deux à la fois. Comme si le monde avait décidé de faire passer chaque vie, chaque fragment, par ce banc, par elle. Ariane écoutait. Toujours. Elle ne posait pas de questions. Elle ne notait rien. Mais elle retenait tout. Chaque mot, chaque silence, chaque souffle comme s'ils étaient des fragments précieux de vies éparpillées, rassemblés ici, sur ce banc oublié.

Un soir, un homme à la démarche lourde s'approcha du banc. Ses épaules portaient une fatigue que seul le temps pouvait expliquer. Son visage, marqué par des années de silence et de souvenirs enfouis, portait cette expression d'un homme qui a trop vu, trop perdu.

— Je m'appelle Paul, dit-il doucement en s'asseyant avec précaution. Ce banc... c'est un peu le seul endroit où je peux déposer mes silences, confier mes blessures sans craindre le jugement.

Ariane ne répondit pas, mais elle hocha la tête, encourageant ce geste fragile de confiance. Elle comprenait sans mots, car elle aussi portait les fardeaux d'histoires invisibles.

— J'ai perdu beaucoup, murmura Paul. La guerre, les amis, une part de moi-même que je ne retrouverai jamais. Ce banc, c'est ce qu'il me reste pour raconter sans crier, pour laisser parler ce qui ne peut plus se taire.

Il regarda l'horizon, les yeux embués d'une tristesse profonde, tandis que le vent caressait doucement ses cheveux. Le silence s'installa entre eux, lourd mais apaisant, comme une étreinte fragile.

Au fil des jours, d'autres vies s'entremêlaient à cette toile fragile qu'était le banc. Chacun venait déposer son histoire, son fardeau, sa lumière.

Sophie, jeune femme aux yeux pleins de tempêtes, vint un soir s'asseoir près d'eux, hésitante mais déterminée.

— J'ai peur, avoua-t-elle à mi-voix, la voix tremblante. Peur de parler, peur de rester seule avec mes démons. Ici, je crois que je peux commencer à dire ce que je tais depuis trop longtemps.

Paul lui prit la main, geste simple et fort, une passerelle silencieuse entre deux âmes blessées.

— Parler, c'est déjà guérir, lui dit-il doucement. Ce banc est peut-être notre seul refuge où le poids devient plus léger quand il est partagé.

Sophie laissa échapper un souffle, comme si un poids s'allégeait dans cette proximité inattendue.

Lina, une femme au carnet toujours ouvert, était venue ici chercher ces histoires fragiles, ces mots que personne ne voulait entendre ailleurs. Elle ne posait pas de questions, juste offrait une oreille attentive, un refuge silencieux.

— Vos mots sont des ponts, leur dit-elle un soir, la voix douce mais pleine de conviction. Des ponts entre ce que vous étiez, ce que vous êtes, et ce que vous pouvez devenir. Ne sous-estimez jamais la force de vos histoires.

Ariane sourit, sensible à la douceur de ces rencontres, sentant que ce banc devenait bien plus qu'un simple objet : un sanctuaire pour les âmes blessées.

— Ce banc devient un lieu où la douleur trouve enfin une voix, murmura-t-elle, presque pour elle-même, comme si ces mots avaient attendu longtemps d'être prononcés.

Les nuits se succédaient, et le banc semblait absorber chaque confiance,

chaque souffle comme une éponge silencieuse. Chaque histoire venait se mêler à la précédente, tissant un tissu fragile mais vivant.

Marc, un homme plus âgé, s'assit un soir, le visage marqué par le poids des ans et le souvenir douloureux des pertes accumulées.

— La guerre m'a pris la jeunesse, dit-il simplement, la voix rauque d'émotion contenue. Ce banc est le seul endroit où je peux déposer mes souvenirs sans honte, où mes blessures peuvent enfin respirer.

Sophie lui sourit avec une tendresse pleine de compréhension.

— Ici, il n'y a pas de honte, répondit-elle. Juste des histoires à entendre, des cicatrices à reconnaître.

Lina ajouta doucement :

— Chacun de nous porte une histoire, un poids. Ce banc est notre lieu d'accueil, où les mots deviennent des baumes.

Les jours passaient, et les histoires s'enchaînaient, de plus en plus profondes, parfois plus dures, mais toujours riches d'humanité.

Paul raconta la nuit où il avait vu son meilleur ami tomber, emporté par une explosion. Son regard se perdit dans le vide, et Ariane sentit ses mains trembler légèrement.

Sophie confia ses doutes, sa lutte contre la dépression, ses batailles silencieuses que personne ne voyait.

Marc évoqua le poids des années, la solitude qui venait avec le temps, la difficulté d'accepter que certains liens soient irrémédiablement brisés.

Lina écrivait, sans relâche, chaque mot devenait une lumière, chaque phrase un pont jeté vers l'espoir.

Un jour, un garçon plus jeune arriva, portant dans ses yeux une colère contenue.

— Je m'appelle Thomas, dit-il en s'asseyant, le regard défiant. Je ne crois pas aux histoires, ni aux mots. Tout ça, c'est du vent. La vie ne pardonne pas, elle ne fait pas de cadeau.

Paul le regarda longuement.

— Parfois, il faut casser les murs pour comprendre qu'il y a quelque chose derrière, répondit-il calmement. Ce banc, c'est un endroit pour commencer à démolir ces murs, petit à petit.

Thomas détourna le regard, un éclat de doute traversant son visage.

Sophie posa sa main sur son épaule.

— Parler, c'est déjà un premier pas. Même si tu ne le vois pas encore.

Les histoires continuaient de se mêler, les voix s'entremêlaient dans le vent, formant une chorale d'âmes en quête de paix.

Ariane, toujours silencieuse, sentait le poids des récits lui peser parfois, mais aussi la force de ces rencontres.

Elle savait que ce banc était bien plus qu'un simple siège usé. C'était un lieu de passage, un point d'ancrage, un miroir tendu aux vies brisées.

Les jours s'étiraient dans une lente mélodie, ponctuée par les confidences, les silences partagés, les regards croisés.

Un après-midi, un homme à l'allure discrète, nommé Julien, vint s'asseoir. Sa voix était calme, presque hésitante.

— Je viens ici depuis longtemps, dit-il. Pas pour raconter, mais pour écouter. Chaque histoire est un morceau de puzzle qui m'aide à comprendre le mien.

Il posa son regard sur Ariane.

— Vous, pourquoi restez-vous là, immobile, à tout entendre ?

Ariane sourit, la première fois.

— Parce que chaque histoire est un pont vers l'autre, répondit-elle. Parce que ce banc est notre refuge commun, notre lieu de vérité.

Les jours suivants, les récits se firent plus riches, plus complexes.

Paul parla de ses rêves brisés, de la peur qui le tenait éveillé la nuit.

Sophie confia ses espoirs fragiles, ses petits combats quotidiens contre l'ombre.

Marc évoqua ses regrets, et la douceur qu'il trouvait dans ces rencontres inattendues.

Thomas, peu à peu, laissa tomber ses défenses, dévoilant un cœur meurtri mais encore battant.

Lina écrivait toujours, capturant ces moments fugaces, les transformant en mots qui guérissent.

À mesure que le temps passait, le banc devint un sanctuaire.

Chaque personne qui s'y asseyait portait son histoire, sa douleur, sa lumière.

Et Ariane, toujours là, écoutait, retenait, gardait précieusement ces fragments d'humanité.

Elle savait que ce banc n'était pas seulement un endroit, mais un voyage. Un lieu où les âmes blessées pouvaient déposer leur fardeau, le temps d'un instant.

Le vent soufflait sur la plaine, emportant les secrets, les douleurs et les espoirs, mais ce banc, lui, restait immobile, fidèle témoin de ces vies croisées.

Une nouvelle venue fit son apparition un matin de printemps. Elle s'appelait Clara, la cinquantaine, un regard doux mais marqué par une tristesse ancienne.

— Je viens ici parce que le silence chez moi est trop lourd, expliqua-t-elle en

s'asseyant. Ici, je peux parler sans peur. Je peux laisser tomber le masque.

Elle regarda Ariane.

— Vous, vous êtes comme un phare, un point fixe dans ce chaos.

Ariane inclina légèrement la tête.

— Je suis là pour écouter. Pour accueillir.

Clara soupira.

— Parler, c'est parfois comme traverser une tempête. Mais ici, on n'est jamais seul.

Les confessions se succédaient, parfois longues, parfois hachées par des sanglots ou des rires fragiles.

Paul évoqua ses souvenirs d'enfance, les jours insoucians avant que tout bascule.

Sophie parla de son combat contre l'anxiété, des nuits blanches, des peurs enfouies.

Marc révéla une ancienne histoire d'amour perdue, un chagrin qu'il portait comme une cicatrice invisible.

Lina consignait tout, chaque mot pesant comme une offrande.

Le banc, lui, restait là, immobile, recueillant les douleurs et les espoirs, fidèle à sa mission silencieuse.

Un après-midi, un jeune homme nommé David vint s'asseoir, le visage fermé.

— Je n'ai jamais été bon à parler, avoua-t-il, les mains crispées. Mais ce banc... il a quelque chose qui m'apaise.

Paul posa une main sur son épaule.

— Tu n'es pas obligé de parler tout de suite, répondit-il. Le simple fait d'être ici compte déjà.

Sophie sourit.

— Les mots viendront quand tu seras prêt.

David hocha la tête, sentant pour la première fois qu'il pouvait déposer ses armures.

Les jours passaient et les échanges devenaient plus fréquents, plus intenses.

Ariane, bien qu'immobile, se sentait au cœur d'un tourbillon de vies qui se croisent, se confrontent, s'apaisent.

Elle comprenait que ce banc n'était pas un simple objet mais un véritable pont entre les âmes.

Chacun venait avec ses blessures, ses espoirs, ses secrets.

Et tous repartait un peu plus légers, un peu plus apaisés.